

Au fond de l'eau, Éloïse voyait les grands yeux ouverts de *la cueilleuse de thé* qui la regardaient fixement. Elle voulut crier, dire son horreur d'avoir découvert, en ce jardin magnifique, aux bosquets bucoliques, aux parterres multicolores, sur le pont de bois qui enjambait le ruisseau, ce regard bleu et mort, à peine troublé par le friselis du courant. Mais rien ne sortit de sa gorge, *sa voix cachée* se dérobait, accentuant sa panique. Elle jeta des regards inquiets à droite et à gauche, perdue dans ces lieux *maudits*, emprisonnée, affolée de trouver ainsi, *la mort en ce jardin*.

Ce fut le hurlement des freins qui la tira de son cauchemar, elle ouvrit les yeux en se sentant entraînée en avant par sa propre inertie alors que le convoi ralentissait vigoureusement. *La fille du train* parut déstabilisée, jetant un regard fou par la fenêtre tandis qu'un grincement infernal lui vrillait les tympans.

*Le grand marin*, en face d'elle, esquissa un geste pour la retenir, mais elle maintint son équilibre. Il la regarda bizarrement, les sourcils froncés. Elle se dit que son visage devait trahir l'épouvante qu'elle venait de vivre en rêve. Elle reprit ses esprits péniblement, encore troublée que la morte eût les traits de *la cuisinière* qui les servait journallement, elle et son mari. Une cuisinière asiatique, descendue de sa province où elle cueillait le thé, pour servir les maîtres colonisateurs, leur rendant la vie si douce et si molle dans la moiteur des étés de Saïgon.

Le grand marin la scrutait sans trop de discrétion, il avait posé son bachi dans le filet au-dessus de leurs têtes. Sur un bandeau, en lettres d'or, il était écrit *Héroïca* et cela fit sourire Éloïse intérieurement. Pouvait-on être héroïque dans la paisible campagne vietnamienne ? pensa-t-elle.

Elle regarda sa montre, encore deux heures à se faire secouer avant d'atteindre son but, son but ultime, sa vie nouvelle, née d'une rencontre fortuite au théâtre de Saïgon, avec cette belle musicienne aux traits si fins dont elle avait appris le nom en lisant l'affiche du spectacle : *La guitare magique de Frankie Presto*. Son mari avait insisté pour qu'ils se rendent au concert, et au cocktail qui avait eu lieu juste après. Elles avaient croisé leurs regards. La musicienne aussi, avait été troublée, déstabilisée, Éloïse n'avait aucun doute sur la nature de ses sentiments. D'ailleurs, elle lui avait glissé au passage : « Je me produis à Phnom Phen la semaine prochaine, si cela vous tente, je vous invite. ».

Elle avait dit oui sans réfléchir, ni aux conséquences du séisme qui s'annonçait, ni même à la longueur du voyage.

Le marin la scrutait toujours, avait-il percé ses intentions dans ce wagon brinquebalant, bourré d'indigènes submergés de colis de toutes sortes. Ils devaient être les seuls blancs désormais. Une légère crainte l'assaillit, elle pensa : « Il est *le dernier des nôtres* », s'il disparaît, je serais la seule européenne du train.

Elle frissonna en repensant au visage de sa cuisinière qui la regardait sans la voir, au fond de l'eau, ce visage qui se superposait à son reflet sur l'onde fuyante.